

Jacques Paul

Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval

«LES TRADUCTIONS»

L'enrichissement du patrimoine intellectuel de l'Europe occidentale est également une affaire de connaissance de textes. L'apport de nouveaux éléments de réflexion est dû aux traducteurs qui savent, au prix d'un long travail, mettre à la disposition des lettrés des versions latines d'ouvrages qui n'existaient jusqu'alors qu'en grec ou en arabe.

Un nouvel esprit scientifique

Ce que les hommes du XII^e siècle recherchent de préférence ce sont les traités scientifiques, les ouvrages de médecine, d'astronomie, de sciences naturelles et de philosophie. Cette avidité pour les connaissances positives surprend moins si l'on veut bien songer à l'ingéniosité que les intellectuels ont mise à extraire de Virgile ou d'Ovide des éléments de sciences. La curiosité pour le monde et son explication sont à l'origine de cette fervente recherche. La carrière de Gerbert, toute exceptionnelle qu'elle soit, est en elle-même la preuve du prestige qui s'attache au savoir scientifique. Ce goût pour les sciences est certes encore marqué par une complaisance pour les *curiosa*, ces curiosités de la nature qui faisaient les délices des intellectuels romains de l'Empire. On y relève aussi sans peine un esprit nouveau qui est le désir de comprendre le monde et de trouver des raisons aux phénomènes. De ce point de vue, la démarche intellectuelle diffère peu de celle des théologiens. Si l'on remarque qu'il s'agit de culture savante où les clercs sont maîtres, on comprend mieux ce mélange indissoluble de théologie et d'esprit scientifique. Souvent d'ailleurs, des considérations sur la création permettent de lier l'un à l'autre aspect de cette culture. Il y a également dans cette recherche avide de textes nouveaux un esprit plus pratique. Les hommes du Moyen Âge apprécient les ouvrages savants qui renouvellent les techniques, en médecine, comme en droit, en architecture, en agriculture. Leur intérêt va également aux ouvrages sur la chasse et sur l'art militaire. Cet attrait pour ces savoirs plus concrets est à rapprocher des progrès considérables de la société médiévale dans les arts

LES TRADUCTIONS

mécaniques. Les arts libéraux ne satisfont plus intégralement l'appétit culturel. C'est un signe de renouveau dans un domaine où les Romains n'ont rien ou presque rien à transmettre. Les traductions qui donnent des versions d'ouvrages grecs et arabes répondent à ce nouvel appétit pour les connaissances plus concrètes. Il faut reconnaître enfin que la formation de ce nouvel esprit échappe à l'explication. On peut seulement avancer des hypothèses, assez nombreuses d'ailleurs.

Traducteurs et centres de traductions

L'intérêt pour les traductions déborde le monde professionnel des écoles. Les rois normands de Sicile, depuis Roger II, favorisent ces initiatives intellectuelles à Palerme. Cette cour en terre reconquise sur l'Islam est un lieu de rencontres de civilisations. Les activités des traducteurs s'y poursuivent jusque très avant dans le XIII^e siècle. Les papes Eugène III ou Alexandre III encouragent aussi la recherche des textes, principalement des œuvres théologiques grecques inconnues en Occident. Des évêques comme Raymond de Tolède font preuve de plus d'ouverture d'esprit. Il faut que l'engouement ait été irrésistible pour qu'un des hommes les plus en vue de la Chrétienté et des plus mesuré dans ses initiatives comme Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, ait fait entreprendre, entre 1141 et 1143, une traduction du Coran à laquelle il donne une préface qui est une belle et fort irréaliste apologie de la conversion des infidèles, c'est-à-dire des musulmans, par la discussion théologique¹.

Les centres les plus considérables de traductions sont à l'évidence situés à la périphérie de la Chrétienté, principalement aux frontières avec le monde islamique. Les villes d'Espagne, en dépit de la «Reconquista», sont des lieux d'échanges intellectuels, celles du Nord d'abord : Vich, Barcelone, Ségovie et, au XII^e siècle, Tolède. Il y a en Espagne le milieu humain et linguistique nécessaire aux entreprises de traductions. Dans ces villes se côtoient des musulmans, des juifs dont les communautés sont nombreuses et qui sont fort au fait des sciences, des chrétiens mozarabes dont la langue de culture est l'arabe. Si l'on ajoute

¹ PIERRE LE VÉNÉRABLE, *Contra sectam et haeresim saracenorum*, P. L. t. 189, col. 671 sq.

LES TRADUCTIONS

que certains juifs sont convertis au christianisme, on aura une idée de la relative facilité avec laquelle on peut trouver des bilingues et surtout des équipes de traducteurs. Pierre le Vénérable nous explique comment il fit traduire le Coran. Il fit appel à un certain Pierre de Tolède qui connaissait mieux l'arabe que le latin, il lui adjoignit son secrétaire, un moine de Cluny, chargé de mettre en bon latin la traduction du tolédan. Il s'assura de plus, contre argent, de la collaboration de deux anglais venus en Espagne pour étudier l'astronomie. Enfin, il eut recours aux services d'un musulman, Mahomet, pour qu'il n'y ait aucune fraude dans la traduction². Toutes les entreprises de traduction ne sont pas aussi complexes. L'archevêque Raymond de Tolède³, aidé de son archidiacre Dominique Gundissalvi, un juif converti, se sont efforcés d'obtenir le concours des juifs et d'arabes pour aider dans leurs entreprises les traducteurs de l'Europe entière venus à Tolède. Le collège de traducteurs dont on attribue la fondation à l'évêque n'est probablement pas autre chose. Aussi, la seconde et la troisième générations de traducteurs tolédans comptent-elles nombre d'étrangers : des Italiens comme Gérard de Crémone⁴, des Anglais surtout, comme Alfred Sareshel ou Alfred l'Anglais, et Michel Scot qui y travaille jusqu'en 1220 avant d'entrer au service de Frédéric II, ou d'autres encore comme Hermann le Dalmate⁵.

En Italie, l'activité des traducteurs n'est point aussi nettement localisée. Palerme est, dès 1130, un centre de traductions sur textes grecs, puis arabes. À Venise, à Rome, à Pise, les traducteurs sont également au travail. On s'y intéresse principalement aux œuvres grecques, profanes ou sacrées. Burgondion de Pise, dont l'activité est connue dans la

² Pierre le Vénérable donne ces précisions dans une lettre à saint Bernard (P. L. t. 189, col. 649). Une méthode proche est exposée dans la préface de Gundissalvi à sa traduction du *De anima* d'Avicenne.

³ Raymond est archevêque de Tolède de 1124 à 1151.

⁴ Gérard de Crémone traduit de l'arabe des ouvrages d'Aristote : le *De Caelo et mundo*, les *Seconds Analytiques*, etc. Il meurt en 1187.

⁵ Hermann le Dalmate traduit des ouvrages scientifiques. Alfred l'Anglais, des œuvres d'Aristote avec leurs commentaires.

LES TRADUCTIONS

deuxième moitié du XII^e siècle, traduit des œuvres de Galien et les *Aphorismes* d'Hippocrate ainsi que les homélies de saint Jean Chrysostome sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean.

Les traductions

Il ne faut pas prétendre se faire une idée claire et simple du résultat de ce mouvement de traductions. Les différents centres travaillent indépendamment les uns des autres. Il existe bien souvent deux versions d'une même œuvre, l'une faite d'après un texte arabe, l'autre d'après un original grec. Parfois les traductions sont plus nombreuses encore, certaines corrigent les précédentes. Il y a alors un foisonnement de textes où il est difficile de se reconnaître. Ainsi, il est fort délicat d'établir exactement une chronologie des différentes traductions de l'œuvre d'Aristote et de préciser leur origine.

De plus, les traducteurs se sont souvent attachés à de simples manuels, à des recueils ou encore à de courts ouvrages scientifiques et techniques. Ils répondaient ainsi à l'avidité de connaître. Pour nous, la signification et le sens de tel court traité arabe sur la chimie, l'astrologie ou la médecine nous échappe souvent parce que nous ne comprenons pas la place de telle affirmation de caractère scientifique dans les connaissances générales. Nous n'avons aucun effort à faire pour deviner l'importance de l'œuvre d'Euclide. Les traductions faites au XII^e siècle mettent son œuvre à la disposition des intellectuels du Moyen Âge. Nous trouvons difficilement des échos de cette grande œuvre dans le mouvement général de la pensée aux XII^e et XIII^e siècles. Que dire alors d'ouvrages moins sûrs dont le destin et la fécondité nous échappent?

On peut essayer de présenter un bilan sommaire de cette grande entreprise de traductions en s'en tenant seulement aux grands auteurs.

Henri Aristippe, qui travaille à Palerme, donne, avant 1160, une traduction latine de deux dialogues de Platon, le *Ménon* et le *Phédon*. On ignore l'influence que ces œuvres ont pu avoir car les arguments caractéristiques de ces dialogues, sur la mémoire et sur l'immortalité de l'âme, étaient déjà connus, de seconde main, par l'intermédiaire de Cicéron,

LES TRADUCTIONS

selon toute vraisemblance. Il traduit le grec des ouvrages de sciences : la *Mécanique* de Héron de Syracuse, l'*Optique* d'Euclide, l'*Almageste* de Ptolémée. De Palerme arrivent également une traduction de l'*Optique* de Ptolémée et une version des *Livres Sibyllins*. Parmi les ouvrages religieux, on relève une traduction, vers 1155, du traité *De Natura hominis* de Nemesius d'Émèse dont l'importance est grande dans les luttes doctrinales du XIII^e siècle.

D'Espagne, et de Tolède plus particulièrement, vient toute une série de traductions d'œuvres d'Aristote, à partir de versions arabes d'abord. L'œuvre logique, l'*Organon*, est la première traduite entre 1125 et 1150. Ces nouveaux textes viennent s'ajouter à ceux qui avait donnés autrefois par Boèce. On les désigne sous le nom de *Logica vetus* et de *Logica nova*. Leur diffusion est assez rapide. Abélard n'a fait que parcourir ces nouveaux traités, en particulier les *Analytiques*. Il n'en a pas fait une étude approfondie. Thierry de Chartres les connaît et les utilise. Othon de Freising introduit la *Logica nova* en Germanie en ramenant de France un manuscrit en 1158. À partir de 1160 apparaissent des traductions d'ouvrages de sciences naturelles d'Aristote. Certaines à partir du texte grec, d'autres à partir de versions arabes. Leur diffusion est assez lente. Les grands ouvrages de physique, de psychologie, de métaphysique et de morale ne sont pas traduits avant l'extrême fin du XII^e siècle et le XIII^e siècle. Ils sont sans influence sur la pensée du XII^e siècle⁶.

De Tolède également viennent des traductions d'ouvrages de philosophes arabes et juifs. Au XII^e siècle, ce sont surtout des philosophes imprégnés d'esprit mystique et de néoplatonisme qui font l'objet de traductions. Même les commentaires sur les ouvrages d'Aristote sont marqués par cet esprit, à vrai dire traditionnel depuis l'Antiquité dans la philosophie. Les travaux les plus importants sont l'œuvre, en collaboration, de Dominique Gundissalvi et de Jean d'Espagne, juif converti également. Ils traduisent l'encyclopédie d'Avicenne, appelée *Sufficientia*, qui compte une *Métaphysique* et un *Liber de anima* puis les

⁶ Nous retrouverons ces questions dans le chapitre sur les grands problèmes intellectuels du XIII^e siècle.

LES TRADUCTIONS

commentaires d'Avicenne sur les œuvres d'Aristote⁷. Ils donnent également une version latine de la Métaphysique d'Algazel au sous-titre révélateur : *Destructio philosophorum*. Les œuvres médicales d'Avicenne, le *Canon*, sont également traduites par Gérard de Crémone. C'est enfin un foisonnement d'encyclopédies scientifiques arabes et de commentaires de toutes sortes sur les œuvres d'Aristote qui est révélé aux intellectuels de langue latine.

En trois générations, la Chrétienté reçoit la révélation d'une masse inouïe de connaissances. Ce savoir est pour une part un ensemble de traités sur les sciences naturelles, la physique, la médecine, l'astronomie. L'Europe occidentale découvre la nature ou plus exactement le naturalisme à travers ces textes⁸. D'autre part, les traductions mettent la pensée chrétienne devant une élaboration philosophique, celle d'Aristote, celle d'Avicenne et de bien d'autres savants, qui dépasse en audace, en perfection technique et en ampleur toutes les expériences intellectuelles conduites jusque-là dans la Chrétienté. Ces systèmes de pensées exercent une fascination qui estompe quelquefois l'apport plus limité des sciences exactes dans l'esprit des lettrés de la Chrétienté médiévale. De toute façon, ces deux aspects quelque peu différents du savoir sont acquis par la connaissance des textes. Or les lettrés ont, sur le chapitre de l'utilisation des textes pour l'élaboration du savoir, une longue expérience : c'est le point sur lequel ils se renouvellent le moins. L'admirable apport des traducteurs permet d'enfanter de nouvelles théories, de nouveaux systèmes de pensées, de nouvelles méthodes de raisonnement; il ne fait pas sortir les lettrés de leur monde de notions, de pensées déjà élaborées, de logique conceptuelle et de mots. La faiblesse des traductions est de n'introduire à aucune expérience au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ce sens nouveau de la nature que l'on reconnaît indiscutablement chez les écrivains du XII^e puis du XIII^e siècle n'est acquis que par la médiation et l'intermédiaire des textes et non pas directement.

⁷ Ibn Sina, l'Avicenne des textes latins, est un médecin et un philosophe de première importance dont toute l'activité se déroule en Orient. Il meurt en 1037 à Hamadan, en Perse.

⁸ Cf. E. Gilson, *Le Moyen Âge et le naturalisme*, *Archiv. d'Hist. doct. et litt. du Moyen <Age*, 1932.

LES TRADUCTIONS

L'immense effort d'assimilation intellectuelle est le grand titre de gloire de la deuxième moitié du XII^e siècle puis du XIII^e siècle. Il ne provoque pas de crises intellectuelles de grande envergure jusqu'au XIII^e siècle. L'enthousiasme devant les découvertes intellectuelles est mieux contrôlé qu'on ne le dit bien souvent. Somme toute, toute cette effervescence intellectuelle venue de mondes mentaux parfaitement étrangers au christianisme perturbe beaucoup moins l'exercice de la raison dans la foi chrétienne qu'on n'aurait pu le croire. Il n'y a pas encore d'hérésies savantes en Europe occidentale.

Source : Jacques Paul, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 154-158..